

Extrait des

Poèmes divers

de

A. Jamin

Retour au passé?

L'homme, dans les saisons peut trouver son image :
Il a son doux printemps, son rigoureux hiver,
Ses jours ensoleillés, ses brumes et l'outrage
Des ans enlaidissant ce qu'il a de plus cher...

Je souffre ce destin prouvé par mon visage,
La neige de mon front, les sillons de ma chair,
La raideur de mes bras et certain radotage
Plus visible aujourd'hui qu'il ne l'était hier.

Mais, parfois, quand le front est penché vers la terre,
Et que le vieillard songe à l'angoissant mystère
De la fin sa pensée entreprend un retour

À l'âge heureux où tout est sujet d'allégresse,
Et le vieillard, alors, vit avec sa jeunesse
Et ne redoute plus son proche dernier jour!

13 novembre 1958.

A. Jamain.

Qui suis-je ?

XX

Un ami de la muse, un vieillard sans histoire,
Un visage entrevu quelque part... on ne sait...
Un faiseur de couplets, un poète sans gloire,
Mais heureux cependant du travail qu'il a fait:

Des rondeaux, des Sonnets — pas de chansons à boire,
Des poèmes écrits dans un style imparfait,
Des ouvrages du cœur dont pas une mémoire
Ne gardera sans doute un émoi cent extrait.

— Qui suis-je ? L'un de ceux qui font nombre sur terre
Qu'on ignore en dehors de leur modeste sphère
Et qui d'un prompt oubli ne sont jamais vainqueurs,

L'un de ceux qui n'ont point de flatteurs à leur suite
Et qui font leur devoir sans qu'une voix s'ébruite,
Et qui meurent un jour sans émouvoir les cœurs!

9 Juillet 1934.

A. Jamain.

Ce que l'on trouve dans le cœur de l'homme. ^{XXX}

La mort d'un oiseau.

Je l'ai trouvé tout près d'un buisson d'aubépine.
Il était là sanglant et couché sur le dos;
Un grain de plomb avait traversé sa poitrine...
Pauvre petite chose inerte et les yeux clos!
Je l'ai pris dans ma main et porté dans sa tombe,
Dans un coin de la cour, au pied d'un lilas blanc,
A quelques pas d'un chêne où souvent la colombe
Roueoule et fait son nid... Une goutte de sang,
Pendant un court instant fut le seul témoignage
De la tragique mort d'un innocent oiseau
Victime d'un chasseur plus stupide et sauvage
Que l'affreux ouragan respectant le roseau!

4 novembre 1956.

A. Jamain.

xxx

Le figuier stérile
— Imité de la Bible —

Coquette imprévoyante, au moment où tes charmes
Sont les plus séducteurs et qu'alors sans combat
Tes beaux yeux sont vainqueurs et qu'ainsi tu dégages
Un don Juan qui devient soumis comme un soldat,

Souge que l'avenir est prodigue d'alarmes
Et que le temps punit un cœur qui ne bat
Que pour vivre et, qu'alors, tu verseras des larmes
Le voyant condamné au triste célibat!

Souviens-toi de la Bible et du figuier stérile.
La Nature veut que ce qui vit soit utile,
Et qu'il se renouvelle au moyen de son fruit.

Destinée à l'Amour, tu n'es qu'une coquette!
Pour étancher sa soif tu n'as point de cueillette:
Eve fut moins coupable en son bonheur détruit!

3 décembre 1957.

A. Jamain.

La poésie.

1

En ce siècle où la mécanique
Occupe entièrement l'esprit,
Même sans souci domestique,
On ne lit plus ce qu'on écrit.

La poésie est sans pratique,
Elle ne plaît qu'à l'érudit.
On ne la voit guère en boutique,
L'auteur la garde en manuscrit.

Indifférente à la jeunesse,
Cédant la place aux jeux d'adresse,
Elle ne fait plus tressaillir

Le cœur et l'âme de la femme,
Nul ne s'en sert comme dictame.
Mais elle est l'art de bien vieillir !

6 novembre 1958.

A. Jamin

Vallières-les-Grandes, vieux bourg du pays Blésois. 2

Vallières, mon pays, dont j'ignore l'histoire,
Je suis né sur ton sol, agréable séjour
Où je vis simplement, sans richesse et sans gloire,
Ayant pour ton terroir un attachant amour.
Des haches en silex, puis une grotte ancienne,
Prouvent que tes grands bois ont connu tes aïeux
De l'époque aujourd'hui dite « Moustérienne »,
Cependant insuffisants pour te connaître mieux,
Mais j'aime, sans cela, tes sites admirables,
L'église où ta croyance aux choses vénérables
Te fait aller prier et pratiquer ta foi
En un monde plus beau dont le Christ est le roi ;
J'aime l'étroit bassin où coule ta fontaine,
Où naguère, selon une habitude ancienne,
Le passant entendait le bruit sourd du battoir,
Et les langues marcher du matin jusqu'au soir.
J'aime ton bourg peuplé d'une centaine d'âmes
D'où les jeunes s'en vont en se moquant des blâmes,
J'aime ton vieux clocher émergeant du vallon
Et sa flèche où, de loin, son coq sert de falon.

3

J'admire ta mairie à la blanche façade,
Les tilleuls ombrageant ta courte promenade;
Les toits mal alignés et manquant de trottoirs
Où tes vieillards, comblés dans leurs plus doux espoirs,
Coulent des jours heureux loin des bruits de la ville
Où des greniers sans feu seraient leur domicile ...

J'admire la vallée abritant ma maison,
La ceinture de bois bornant ton horizon,
Bon long ruban de prés où coule une rivière
Que l'ombrage l'été prive de la lumière.

J'admire au loin tes champs et leurs belles moissons
Dont les restes l'hiver nourrissent les pinsons.

J'admire tes coteaux qui sont couverts de vignes
Dont les ceps en tous sens forment de droites lignes.

J'aime les lieux qui font ton beau panorama
Et dont les folles noms s'écrivent sous trema.

J'aime tes habitants à l'âme pacifique
Qui ne partagent pas la haine politique,
Qui labourent la terre et produisent le pain
Et la chair pour manger et, pour boire, le vin.

J'aime ton doux climat atténuant l'envie,
Bon coin où j'ai passé paisiblement ma vie;

4

J'aime surtout l'enclor où reposent les morts,
Où les mauvais coucheurs font oublier leurs torts...
C'est là qu'avant longtemps, je vais joindre ma mère,
Mon père et mes aïeux maintenant en poussière,

Attendre mes suivants, tous ceux qui me sont chers
Et qui continueront d'habiter "l'univers"

Formé par deux arpents de jardin et prairie,
Où le sol, jusqu'aux froids, garde l'herbe fleurie;
Où le sort ne m'a pas fait souffrir les douleurs
qui torturent le cœur et font verser des pleurs;
Où le cabot en main j'ai souvent fait la pose
Pour rêver un instant aux beautés de la prose
que l'on écrit en vers pour se la réciter

Lorsque des pensées noires viennent vous attrister,
Et c'est là que vieilli, mais toujours l'âme en fête,
Je vide ma cervelle, sans fatigue ma tête,

Avant d'aller trouver tous ceux qui, les yeux clos,
Goûtent la grande paix dans l'éternel repos!...

Oui, tes sites sont beaux, ton séjour agréable,
Et tous tes habitants ont le sourire aimable,
Mais pour être connu, dans la presse en renom,
Il te faut tous les jours faire imprimer ton nom.

5

Cet apprêt pour les yeux du Commerce moderne
N'est que l'un des moyens de l'argent qui gouverne,
Et l'artiste qui veut, au moyen du pinceau,
Fixer par la couleur une image du beau,
Va par monts et par vaux, boîte au dos et masette,
Chercher le bel endroit qui tente sa palette.

C'est pour ça que je joins mon admiration
A tes sujets d'amour par une addition
Des beautés que l'on trouve en parcourant tes routes,
Les chemins, tes sentiers, en marchant sous les voûtes
Des bois où le poète enivre son esprit
Pour en tirer ensuite un magnifique écrit...
C'est ainsi que j'admire ton ancien pont de pierre
Qui pour relier tes toits enfambe ta rivière,
Et que j'aime les fleurs décorant tes maisons
Et ta place publique aux beaux ^{jours} des saisons,
Et, profitant des vers de ce présent poème
Et affirmant mon amour, avant l'heure suprême,
Avant d'aller dormir où nous reposons tous,
Vallières, je te dis que le temps me fut doux
En l'employant, au cours de nombreuses années,
A te bâtir des toits ornés de cheminées,

6

Des granges, des celliers pour loger les moissons,
A l'embellir, ainsi, de diverses façons,
A disposer, par là, d'un honnête salaire,
A montrer quelquefois aux méchants ma colère,
Mais à donner aussi le meilleur de mon cœur
A des âmes devant de voir l'amour vainqueur.
Alors, que cette terre où j'ai porté la bière
Ne beaucoup de défunts, d'amis, me soit légère,
Et que mon nom me soit jamais qu'avec bonheur
Prononcé par tous ceux qui vivent dans l'honneur!

30 octobre 1958

A. Jamain - 83 ans -

Rêve dans les bois

Certains jours de l'été, lorsque le vent murmure
Un chant mélancolique à travers la ramure,
J'aime aller dans les bois profonds, silencieux
Où la clarté que donne un soleil radieux
Pénètre lentement l'épaisseur du feuillage,
Et là je pense à l'Homme, à son dur esclavage;
Je songe à ses soucis, à sa peine, à ses maux,
A ses tracass pour vivre, à ses rudes travaux.

7

Je rêve à ce qu'il est, à ce qu'il pourrait être
Si la Paix pour toujours assurait son bien-être
Et s'il vivait, ainsi, les heureux lendemains
Qui sont promis à ceux qui se tendent les mains...
Assis sur une berge au bord d'une clairière
Où pousse, par endroits, une courte bruyère,
Par la lumière grise éclairant les fourrés,
Par la plainte du vent traversant les sommets,
Je laisse mon esprit s'imprégner de tristesse
Et mon âme s'emplit de pitié, de tendresse
Et je bâtis, alors, une Cité d'amour,
Un paradis sur terre, un merveilleux séjour
Pour les hommes enfin conscients de leurs fautes
Et devenant, ainsi, les amis et les hôtes
Des hommes de partout et de toutes couleurs
Qu'ils haïssent à tort pour leurs plus grands malheurs.
— Désirer le bonheur pour chacun en ce monde,
Voilà le contentement de beaucoup à la ronde,
Ce rêve des penseurs est celui que je fais
Pour les faibles qui sont écrasés par le faix
Des impôts les plus lourds et les charges publiques
Dans toutes les fantômes et fausses républiques

8

Où l'abus du pouvoir oblige le petit
A nourrir le plus gros selon son appétit,
A le servir en tout suivant sa fantaisie,
Sa sottise souvent, sa vile jalousie.

Mais, parfois, au moment où j'ais un chant d'oiseau
Ne distrait les penseurs tristes de mon cerveau,
Je l'aime s'écrouler ma Cité merveilleuse,
Sous le poids du chagrin d'une âme malheureuse,
Impuissante à changer en bonheur quotidien
L'injustice qui fit souffrir le monde ancien.
Je laisse alors errer mes regards dans les branches
Des grands chênes touffus, bons à faire des planches,
Qui font, jusqu'où s'étend leur ombrage mortel,
Dépérir les taillis qui ne voient pas le ciel
Et meurent lentement faute d'air, de lumière,
Ne laissant après eux qu'une criée clairière...
Dans ce morceau de sol où la mort a passé
La rapine et le crime ont le même visage,
L'homme dans ses rapports n'est nullement plus sage,
La Nature est toujours partielle et ses lois
Laisent assassiner les dragons dans les bois...

9

Et cette vision augmentant ma tristesse,
Le vent dans les ramages me fait peur et m'opprime:
Il pleure tous les morts de la vieille forêt,
L'ormeau laissant sa place au chétif genêt ...
Je quitte la retraite où je berce mon Tête,
Je vois le soleil qui parcourt sans trêve
L'espace mesuré par le même chemin
Et je comprends ainsi que pour l'homme demain
Ne sera pas un moindre et différent supplice,
Qu'il est vain d'espérer l'ère de la Justice,
Que nul ne peut changer une Création
Dont un puissant mystère à seul la gestion ...
Je m'incline devant cette force suprême,
Mais le Tête est plus fort et le sujet que j'aime
Revient plus lumineux éblouir mon cerveau:
Je vois un monde heureux dans un songe nouveau!

mai 1957.

A. Jamain.

Pour la Coussaint et le jour des morts. ¹⁰

Au nombre des défunts qui dorment sous la terre
Du vieux champ de repos de mon pays natal,
Deux anciens desservants, morts dans le presbytère,
Reposent sur les bords du trajet principal.

Celui qui m'enseigna le premier la prière
A pour tombe une pierre au sommet ogival,
L'autre, presque en face, a, pour coursir sa poussière,
Une dalle portant son nom sacerdotal.

L'un des deux desservit quarante ans la paroisse.
Le second, moins heureux, y mourut dans l'angoisse!
Tous les deux dans la paix d'un modeste tombeau

Reposent oubliés, sans aucune prière;
Chaque fois que j'ai vu l'abandon de leur pierre,
J'ai pensé que l'oubli quelquefois n'est pas beau!

31 octobre 1956.

A. Jomain.

octobre

11

L'Automne est arrivé. C'est le temps des vendanges
Et des bruillards légers se dissipant en franges;
C'est celui des fruits mûrs, du gaulage des noix,
Du retour des grimas brûlant le bout des doigts.
C'est l'époque où les bois sont habillés de rouille
Et d'or pâle, des jours où le vent les dépouille
De leurs feuilles qui vont s'entasser sur le sol;
Où l'oiseau découvert prend plus vite son vol...

C'est la période où l'homme rentre en lui-même
Et pense davantage à l'important problème
De la vie, au retour très prochain de l'hiver...

C'est le temps où l'esprit est beaucoup plus amer,
Où le cœur est moins bon et communie à l'âme
Un mécontentement né de son propre blâme...

C'est le moment aussi des doux après-midi
Lorsque l'air un peu vif est parfois attiédi
Par un soleil qui perd chaque jour de sa force
Et ne fait plus monter la sève sous l'écorce.
Et c'est la triste époque où, quittent leur fauteuil
Ou leur lit, plus nombreux, les morts dans leur cercueil

S'en vont, jeunes et vieux, dormir au cimetière
 Cependant qu'en son sein, jusqu'au printemps, la terre,
 Reposant elle aussi, laisse en faire sommeiller
 Des êtres par milliers sur son dur oreiller :
 Insectes différents, plantes de toutes sortes,
 Poissons au fond des eaux, bêtes paraissant mortes
 qui se réveilleront quand dans tout son éclat
 Le soleil reviendra tout remettre en état,
 Mais en laissant les morts reposer dans leur bière
 Afin de se changer peu à peu en poussière
 Pour féconder le sol, et de leur propre engrais,
 Faire pousser les ifs, les pins et les cyprès.

Variante.

..... penser au cimetière
 Qu'on est vite oublié lorsqu'on est sous la terre
 Quand les premiers frissons font mettre des habits
 qui réchauffent la chair et que, dans de bons lits,
 L'on écoute le vent se plaindre dans l'espace
 Et que l'on croit pouvoir toujours garder sa place
 Et jouir très longtemps, sans faire trop d'efforts,
 Des biens que possédaient les plus riches des morts.

16 octobre 1958.

A. Jamain

L'un des plus folis mots d'un long vocabulaire,
"Amour", est le beau nom d'un très doux sentiment
qui se traduit aussi par "affection sincère",
"Tendresse", quand le cœur aime plus calmement.

Pour que l'âme sur lui ne soit point inquiète
qu'elle ne souffre pas de son comportement,
Il faut qu'il soit toujours pourvu d'une épithète
Motivant un très doux et foli compliment.

Adoré par beaucoup, objet d'un charmant culte,
Le temps qu'il peut garder la pureté du lis,
Sa chasteté le met à l'abri de l'insulte,
Même sans posséder la beauté d'Adonis.

Mais s'il reçoit un jour une moindre souillure,
L'opinion publique ignorant la pitié,
Le mépris qui l'entoure est pire que l'insulte:
On le jette au ruisseau sans aucune amitié!

Amants, ne craignez point pourtant que de leurs gaudes,¹⁴
Pour vous faire pleurer, pour blesser votre cœur,
Sortent soudain, en tas, les malfaisantes langues
Auxquelles se joindra le rire du moqueur.

Aimez-vous librement, l'esprit absent du monde,
Restez dignes ensemble envers chacun de vous.
Pour tuer le bonheur, la médisance abonde,
Sans peur, n'oubliez pas l'heure du rendez-vous!

27 octobre 1958

A. Jamain.

Souvenir lointain.

- écrit pour un ami -

Je me souviens du jour, ô ma très vieille amie,
Maintenant que ma peine, en mon cœur endormie,
Ne me fait plus souffrir et que l'oubli m'est doux,
Je me souviens de l'heure où seul au rendez-vous,
Sous un chêne géant dont je revois la place,
J'ai senti notre amour, comme une mince glace,
Tout à coup se briser et pensé que mon cœur
Désormais serait vide ou gonflé de saucœur...

Les gestes qui sont dus à la prompte colère
 Ne peuvent que détruire une amitié sincère.
 J'ai préféré porter le poids d'un gros chagrin
 Afin de pardonner dans l'avenir lointain
 que je ne voyais pas dans le temps qui s'écoule,
 Où tous les souvenirs sont réunis en foule...

Ce temps est arrivé, nous sommes vieux tous deux
 Et nous ne pouvons plus devenir amoureux,
 Mais ainsi qu'une lampe au chevet d'un malade
 Une petite flamme aujourd'hui qui s'évade
 Annonce que je dois une confession.

Je vous fais donc l'aveu que de ma passion
 Je garde un sentiment doux comme une caresse.

Mais, vieille amie, en son nom, je vous adresse
 Le bonheur conservé d'avoir au fond des bois
 Aimé de tout mon cœur pour la première fois!

30 novembre 1956.

A. Jamain

Amour: désir ardent, bonheur, crime, folie;
 Tout cela pour la plus tendre et la plus folie;
 L'amour est doux au cœur lorsque le souvenir
 Vous rappelle qu'il fut votre plus grand plaisir.

A. J.

Bonheur des vieux paysans

- Poème d'autrefois -

Que le Soleil est doux en ce beau jour d'automne
Où tout semble dormir, où les fleurs du jardin
Se penchent vers la terre ainsi qu'une perbonne
Qui prie en écoutant une cloche au lointain!

Pas de vent, pas un bruit, pas un oiseau qui chante,
Rien qu'un souffle léger qui caresse la chair
Et donne à la pensée une douceur charmante
Qui pénètre dans l'âme où plus rien n'est amer...

C'est l'époque où l'espoir a plus de charme encore,
Pour les vieillards fideux devenus impotents,
Que la tendre promesse accompagnant l'aurore
De l'un des plus beaux jours annonçant le printemps.

Ne pouvant point aller où vont les hirondelles
Leur espoir est de voir le soleil leur rester
Afin de pouvoir jouir des douceurs naturelles
Que l'absence de l'astre, hélas! va leur ôter,

17

C'est le temps approche où, poussant les feuilles mortes
Dans le bas des talus et dans l'eau des ruisseaux,
Le vent glacé du nord passera sous les portes
Pour voler la chaleur des lits et des berceaux,

Et les vieux sont heureux, en ce beau jour d'octobre,
De présenter leur dos aux derniers chauds rayons
Avant que l'aquilon se soit couvert d'opprobre
En volant ce que n'ont jamais pris les grillons

qui chantaient pour prier leur présence dans l'âtre
Où, le soir, près du feu, pendant les mois d'hiver,
Leur voix grêle se mêle à la flûte du père
qui répète cent fois son cerveau le plus cher...

Et les vieux payans ont cette joie humaine
D'être aimés du soleil et, porteurs de grillons,
Pour aucune fortune, ainsi que Diogène,
Ils ne voudraient donner un seul de ses rayons!

2 octobre 1956.

A. Jamain.

Le plus doux baiser.

18

Lorsqu'un premier sourire ouvre la lèvre rose
D'un cher petit qu'un rien, alors, peut amuser,
Ainsi qu'un papillon sur la fleur fraîche éclosé,
Sur le joli visage aussi beau que la rose,
La maman tendrement dépose son baiser.

Dans son berceau, l'enfant, sœur ou frère des anges,
Ignore que ce geste est composé d'amour,
De joie et de tendresse et, content dans ses langes,
Il sourit aux objets qui pour lui sont étranges,
Autant qu'à sa maman qu'il voit au long du jour.

— Les baisers prodigués, par leur accoutumance,
Procurent aux petits un bien faible plaisir
Et le premier qui compte, au sortir de l'enfance,
Est celui qui n'a plus qu'un reste d'innocence,
qui fait battre le cœur et donne le désir.

Lorsqu'il est échangé, la chair, alors, frissonne,
Quelque chose de doux, d'inconnu, de brûlant,

19

Envahit l'être entier qui faiblit, s'abandonne
Et, sur la terre, alors, il n'y a plus personne
que deux amants qui sont heureux en se parlant...

24 février 1956.

A. Jammain.

La libellule... de la vie, du mouvement avant
de mourir.

Dans l'étang limoneux elle a reçu la vie.
Elle est mince, élancée, elle fait des jaloux;
Aux plus beaux papillons ses ailes font envie:
Ses quatre ailes de gaze aux mille petits trous...
Belle par la couleur, par l'or et la dentelle,
On lui donne le doux nom de "mademoiselle".
Son vol plein de grâce et sa fine beauté
Lui donnent sur l'étang un droit de royauté.
Acrobate du ciel, sans redouter les chutes,
Elle monte tout droit, puis décrit des volutes,
Descend en vol plané, s'arrête un long instant
Au milieu des rayons du soleil éclatant,
Puis redescend en flèche et, d'une rive à l'autre,
Elle fait des lacets sur la vase où se vautre
Le poisson qui se cache au milieu des roseaux
Dont l'épaisse forêt couvre les basses eaux...

20

La virtuose, alors, en des passes rapides,
Bat, dans un cadre étroit, les records des bolides...
A la voix tournoyer, passer et repasser,
Monter, planer, descendre et puis recommencer,
Il semble que le vol auquel elle se livre
Lui sert pour augmenter le temps qu'elle doit vivre:
Née au cours de l'été, la mort va l'emporter
Avant que les oiseaux aient fini de chanter:
Se posant sur la vase et repliant ses ailes,
Alors qu'aux pays chauds s'en vont les hirondelles,
Elle va retourner à l'infécte limon
D'où sortit l'être humain, bien avant Salomon;
Mais avant de mourir, quelque part dans l'espace,
Elle a connu l'amour: L'an prochain, à sa place,
D'autres ailes de gaze, au dessin aussi pur,
Tiendront monter, descendre et planer dans l'azur!..

23 août 1957

A. Jamain.

- Enseignement. "Jésus". Fragment final du poème. -

..... Craignant sa pureté, redoutant son exemple,
 Et voyant les marchands chassés par lui du temple,
 Ils le firent saisir, ainsi qu'un malfaiteur,
 Pour le faire juger par le procureur
 Et, sitôt dans leurs mains, il fut couvert d'outrages,
 On porta contre lui les plus faux témoignages,
 Puis il fut condamné, dans la clameur des voix,
 Malgré son innocence, à périr sur la croix.
 Alors, portant sa croix et couronné d'épines
 Il monta, pour mourir, sur l'une des collines
 Qui dominaient le temple, où le traître Judas
 Recut trente deniers pour montrer aux soldats
 Lequel était Jésus, le prince des apôtres...
 Ce juste, par sa mort, prouve, mieux que tous autres,
 Ce que le cœur de l'homme enferme de poison,
 De ruse, d'égoïsme et d'affreuse raison,
 Car, même n'ayant fait aucun de ses miracles,
 L'être que l'on conserve au creux des tabernacles
 N'était qu'amour, bonté dans son enseignement
 Et, sur l'horrible croix, le terrible moment

22

Qui le vit expirer fut celui d'un grand crime
Que le peuple, ennemi du bonheur légitime,
Commet, depuis toujours, quand un libérateur
Se fait, pour le sauver, son vaillant serviteur!
Par son lâche abandon, la foule fut complice
De cet abominable et criminel supplice.
Cous ceux qui, chaque jour, accompagnaient Jésus,
Lorsqu'il fut arrêté ne le connaissaient plus!
Pierre le renia; par trois fois il fut lâche,
Les autres eurent peur de la divine tâche,
Chacun d'eux ne pensa qu'à mettre en sûreté
Sa misérable vie et, dans leur lâcheté,
Beaucoup dans le prétoire arrivèrent en hâte
Pour écouter l'arrêt prononcé par Pilate
Et criaient en commun: « Nous voulons Barrabas! »
Plus vils en cet instant que ne le fut Judas
Qui jeta son argent et s'en alla se pendre
Poussé par le remords et par un cœur plus tendre
Que celui des bourneaux qui lançaient des crachats
Aux lèvres qui priaient pour tous ces scélérats!

23 décembre 1953.

A. Jamain.

Vieilles gens qui passez derrière la fenêtre
Les longs jours de l'hiver que redoutent les vieux,
Tenant des champs glacés où le travail champêtre
Cesse à cause du gel, quand trottent sous vos yeux
De tout petits oiseaux cherchant leur nourriture,
Donnez aux affamés quelques miettes de pain.
Ils n'ont pour se nourrir que la chiche Nature
Et quand il fait grand froid ils ont souvent grand faim.
Trouver un vermisseau, découvrir une graine
N'est qu'un heureux hasard, la chance d'un moment
Lorsque du blanc linceul qui recouvre la plaine
L'on ne voit plus pointer un seul pied de froment.
Quand les bois dénudés sont habillés de givre,
Quand l'oiseau ne sait plus où percher pour dormir,
Et quand il s'approche, alors, d'une maison pour vivre,
Préférant être seul pour souffrir et mourir,
Donnez-lui gentiment des restes de la table.
L'oiseau n'est pas ingrat: aux premiers jours d'Avril,
À défaut d'un puissant et chaleureux vocable,
Il viendra vous charmer par son tendre babil...
Dans le verger fleuri, les buissons d'aubépine

21
24
Et les bois d'alentour, ils resteront afin
De chasser vos soucis et votre humeur chagrin,
Ne craignant plus le froid et mangeant à leur faim.
Leurs amours vous feront oublier la vieillesse
Et vous rappelleront le doux temps des aveux,
Le jour où pour le cœur tout est joie et tendresse,
L'âge où tout est plaisir, où l'esprit est heureux.
En les voyant bâtir leur nid dans le feuillage,
Vous vous prenez la main vous vous croisez ^{trois fois} yeux,
Vous songerez au temps où le jeune visage
N'a point subi d'injure, où la douceur des yeux
Autorise l'amant à cueillir sur la bouche
Le baiser qui retient pour toujours l'un des cœurs
Qui s'inonde de joie et fourtent s'effarouche
En offrant le calice où les lèvres vainqueurs
Boivent la plus suave et douce des liqueurs...
En nos jours attristants où la folle jeunesse
Se met tôt en ménage et ne sait pas aimer,
Posez sur votre joue un baiser de tendresse
Qui fasse dans vos cœurs un instant s'allumer
La braise sous la cendre et que ce feu de paille,
Rappelant le moment de vos premiers aveux,
Profette alors vos traits sur la blanche muraille
Et vous montre combien vous vous aimiez tous deux!

17 décembre 1957.

A. Jamain.

A Jésus.

25

Quand sur l'horrible croix ta chair fut transpercée
Et que ton sang coula, dis-moi, Christ innocent,
Soutien des malheureux, qu'elle était ta pensée
De te voir délaissé par ton Dieu tout puissant ?

Croyais-tu que ton pur et si grand sacrifice
Pour sauver tes bourreaux de leur affreux péché,
Devait laisser ton père accepter ton supplice
Et ta si belle mort sans en être touché ?

Où, laissant incliner ton beau visage blême
Sous un ciel obscurci par la chute du jour,
Outrage, blasphème, dans ta détresse extrême,
Pensais-tu que ce père était privé d'amour ?

Où bien, voyant ton sang s'écouler goutte à goutte
Et sentant arriver le moment du trépas,
Ton esprit libéré de l'angoisse du doute,
Pensais-tu, doux Jésus, que Dieu n'existait pas ?

10 décembre 1953.

A. Jamain.

Si, reflétant vos traits, changés par la tristesse,
Votre miroir vous rend trop vilain à vos yeux,
Demandez à votre âme un rayon d'allégresse
Apportant au visage un éclat radieux.

Soyez ainsi très beau, plus joli que nature.
Voyez, pour vous, les traits d'un Saint Vincent de Paul.
Cessez de regarder cette horrible figure
Que possède souvent un terrible Mongol!

Alors, transfiguré par l'esprit charitable,
Sans recourir aux soins d'instituts de beauté,
Votre visage aura le dessin admirable
De la tendresse et de la divine bonté,

Et vous serez heureuse en voyant dans la glace
Un ovale parfait et, sans être apprêté,
Un sourire éclairant sans ombre votre face
Exprimant la douceur et la sérénité.

14 novembre 1958.

A. Jamain.

